

Libretto

ABU BAKR IBN TUFAYL

L'ÉVEILLÉ

ou le philosophe autodidacte

Traduit de l'arabe (Maroc) par
LÉON GAUTHIER

libretto

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit du traducteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

© Libella, Paris, 2017, pour la présente édition.

ISBN: 978-2-36914-349-9

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le mince volume que vous tenez entre vos mains est l'un des ouvrages les plus importants de la culture du monde arabo-musulman et constitue une preuve supplémentaire de son dialogue permanent avec l'Occident, dialogue que les Cassandres de notre temps veulent à tout prix envisager comme une aporie.

Rédigé entre 1170 et 1185, soit à la même période où Chrétien de Troyes rédige ses romans de chevalerie qui mettent en scène la légende arthurienne, *L'Éveillé ou le Philosophe autodidacte*, d'Abu Bakr ibn Tufayl, est considéré comme le tout premier roman philosophique de l'histoire de la littérature.

Le livre met en scène un enfant qui porte le nom d'Hayy ben Yaqdhân, qu'on peut traduire par «le Vivant, fils du Vigilant». Il voit le jour sur une île déserte située quelque part au large de l'Inde. Ce garçon sans père ni mère, né par génération spontanée, est élevé par une gazelle. Il s'éveille alors seul – d'où le titre du livre – à la connaissance du monde, avant d'appréhender celle du divin. C'est alors qu'un nommé Açâl fait naufrage sur l'île. Par son intermédiaire, l'enfant entre en contact avec la civilisation et la religion «codifiées» telles que nous pouvons les entendre. S'il prend conscience qu'une vie normée offre bien des atouts quant à l'organisation de toute société humaine, il

déplore l'enfermement et le dogmatisme qui lui sont inhérents. Las de cette vie dite civilisée, il décide de la quitter pour retourner sur son île natale et échapper ainsi à tout ordre établi, entraînant dans ses pas son ami Açâl.

Vous l'aurez compris, en dépit de son faible volume, ce livre est une véritable clef de compréhension du monde, partant de la connaissance sensible pour tendre vers une métaphysique.

Son auteur, Abu Bakr ibn Tufayl, est né près de Guadix vers 1105 sous le califat des Almohades. Homme au savoir encyclopédique, il fait ses preuves comme médecin et conseiller politique du calife Abu Yaqub Yusuf à Marrakech. Il utilise alors sa position pour devenir le protecteur d'Averroès qu'il encourage à commenter l'œuvre d'Aristote. La notoriété d'Ibn Tufayl nous est parvenue grâce à son œuvre, cet *Éveillé* dont l'influence a été et reste considérable dans tout le monde musulman. C'est dès le XVII^e siècle qu'il est diffusé en Europe en langue latine où il devient un véritable best-seller sous la plume d'Edward Pococke (le Jeune) en 1671. Daniel Defoe y puisera la matière de son *Robinson Cruséo*, Baltasar Gracián celle de son *Criticón*, Voltaire le principe de ses contes philosophiques et Edgar Rice Burroughs celui du mythe de Tarzan. *L'Éveillé* pénètre la culture européenne grâce à la traduction en anglais de Simon Ockley, en 1708, mais il faut attendre l'année 1900 pour que Léon Gauthier en donne une version française, la seule à ce jour d'ailleurs.

L'argument de ce roman est une réponse à l'ouvrage d'un des plus célèbres théologiens musulmans, Al-Ghazâlî, intitulé *L'Incohérence des philosophes*. Ibn Tufayl a voulu y prendre le parti d'Averroès et d'Avicenne en inventant cette histoire, pierre supplémentaire à l'édifice de ce qui peut s'apparenter à une querelle des Anciens contre les Modernes. L'actualité de ce roman est telle qu'elle annonce

la révolution du champ des connaissances qui s'opère en Occident au XVIII^e siècle, et sa matière même se retrouve chez Thomas Hobbes, John Locke, Isaac Newton ou encore Emmanuel Kant.

Vous l'aurez ainsi constaté, l'influence de cet *Éveillé* dans l'histoire de la littérature et de la philosophie est fondamentale.

C'est au terme d'une vie bien remplie qu'Abu Bakr ibn Tufayl s'éteint à Marrakech en 1185, laissant à la postérité ce seul manuscrit qui, plus de huit cent ans après sa rédaction, n'a rien perdu de son éclat.

INTRODUCTION

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux!

Que Dieu comble de bénédictions notre Seigneur Mohammed, sa famille, ses compagnons, et qu'il leur accorde le salut!

Tu m'as demandé, frère au cœur pur (que Dieu t'accorde la vie éternelle et la félicité sans fin!), de te révéler ce que je pourrais des secrets de la philosophie orientale communiqués par le cheikh, le Prince [des philosophes], Abou Ali ben Sina¹. Sache-le bien : celui qui veut la vérité pure doit chercher ces secrets et travailler à en obtenir [la connaissance]. Or la demande que tu m'as adressée m'a inspiré une noble ardeur, qui m'a conduit (Dieu en soit loué!) à la perception d'un *état* dont je n'avais pas eu conscience auparavant, et m'a transporté à un terme si reculé que la langue ne saurait le décrire ni les ressources du discours en rendre compte ; car il est d'une autre espèce et appartient à un autre monde. Le seul rapport qu'il ait au langage c'est que, par suite de la joie, du contentement, de la volupté qu'inspire cet *état*, celui qui y est arrivé, qui est parvenu à l'un de ses degrés, ne peut se taire à son sujet et en cacher le secret : il est saisi d'une émotion, d'une allégresse, d'une exubérance et d'une gaieté qui le portent à communiquer

1. Avicenne.

le secret de cet *état* en gros et d'une façon indistincte. Alors, si c'est un homme à qui manque la culture scientifique, il en parle sans discernement. L'un, par exemple, est allé jusqu'à dire, à propos de cet *état*: «Louange à moi! Combien ma position est élevée!»; tel autre: «Je suis la Vérité!»; tel autre enfin: «Celui qui est sous ces vêtements n'est autre que Dieu¹!»

Quant au cheikh Abou Hamid², il a fait à cet *état*, lorsqu'il y fut parvenu, l'application du vers suivant:

«Ce qu'il est, je ne saurais le dire. Penses-en du bien et ne demande pas d'en rien apprendre³.»

Mais c'était un esprit affiné par l'éducation littéraire et fortifié par la culture scientifique. Considère aussi les paroles d'Abou Bekr ben es-Saïgh⁴ qui font suite à ce qu'il dit au sujet de la description de la *conjonction*⁵:

«Lorsque, dit-il, on est arrivé à comprendre le *sens caché* de sa doctrine, alors on voit clairement qu'aucune connaissance des sciences ordinaires ne peut être au même rang que lui. L'intelligence de ce *sens caché* est donnée dans une *condition* où l'on se voit séparé de tout ce qui précède, avec des convictions nouvelles qui n'ont rien de matériel, trop nobles pour être rapportées à la vie physique, *états* propres aux bienheureux, affranchis de la composition inhérente à la vie naturelle, dignes d'être appelés des *états* divins accordés par Dieu à qui il lui plaît d'être ses serviteurs.» Cette *condition* que désigne Abou Bekr, on y arrive par la voie de la science spéculative et de la méditation. Pour lui, il y est parvenu, sans nul doute, et n'a point manqué ce [but].

1. Expressions réservées à Dieu.

2. Al-Ghazâlî.

3. *Le Préservatif de l'erreur*, Al-Ghazâlî, traduction Barbier de Meynard.

4. Ibn Bāğğa (Avempace).

5. Union de l'intellect humain avec l'intellect divin.

Quant à la *condition* dont nous avons parlé d'abord, elle est autre. Mais elle est la même en ce sens que rien ne s'y révèle qui diffère de ce qui se révèle dans celle-ci. Elle s'en distingue seulement par une plus grande clarté, et parce que l'*intuition* s'y produit avec une qualité que nous appelons *force* par pure métaphore, faute de trouver, soit dans la langue générale, soit dans la terminologie technique, des mots propres à rendre la qualité avec laquelle se produit cette sorte d'intuition. Cet *état* dont nous avons parlé, et dont ta demande nous a conduit à sentir le *goût*, est du nombre de ceux qu'a signalés le cheik Abou Ali, à l'endroit où il dit¹ : « Puis, lorsque la *volonté* et la *préparation* l'ont conduit jusqu'à un certain *degré*, il saisit de rapides lueurs, [apparitions fugitives] de la Vérité dont il entrevoit l'aurore, suaves et semblables à des éclairs qu'il verrait luire à peine et disparaître. Puis ces illuminations soudaines se multiplient s'il persévère dans cette *préparation*; il devient expert à les provoquer, si bien qu'enfin elles lui arrivent sans *préparation*. Et dans toutes les choses qu'il aperçoit, il ne considère que leur rapport à l'Auguste Sainteté, conservant quelque conscience de lui-même. Puis il lui vient une nouvelle illumination soudaine; et peu s'en faut qu'il ne voie la Vérité en toute chose. Enfin, la *préparation* le conduit à un point où son *état momentané* se tourne en *quiétude parfaite*; ce qui était furtif devient habituel, ce qui était une faible lueur devient une flamme éclatante; il arrive à une connaissance stable, semblable à une société continuelle. » Il décrit ainsi les degrés successifs jusqu'à ce qu'ils aboutissent à l'*obtention*, *état* dans lequel « son être intérieur devient un miroir poli orienté du côté de la Vérité. Alors les jouissances d'en haut se répandent abondamment sur lui; il se réjouit en son âme des traces de vérité qu'il y

1. *Traité mystique*, traduction de A. F. Mehren.

saisit; en cette *situation*, il est en relation d'une part avec la Vérité, de l'autre avec son âme, et il flotte de l'une à l'autre. Enfin il perd conscience de lui-même: il ne considère plus que l'Auguste Sainteté, ou s'il considère son âme c'est seulement en tant qu'elle contemple; et alors a lieu nécessairement l'*unification complète*.» Ces *états* qu'il a décrits, il veut que par eux seulement le *goût* puisse lui être procuré, et non par la voie de la perception spéculative qui s'obtient par des raisonnements, en posant des prémisses et tirant des conclusions.

Si tu veux une comparaison qui te fasse clairement saisir la différence entre la *perception* telle que l'entend cette secte et la *perception* telle que les autres l'entendent, imagine-toi un aveugle-né, doué néanmoins d'un heureux naturel, d'une intelligence vive et ferme, d'une mémoire sûre, d'un esprit droit, qui aurait grandi, depuis qu'il est au monde, dans une cité où il n'aurait cessé d'apprendre, au moyen des sens qui lui restent, à connaître individuellement les habitants, de nombreuses espèces d'êtres tant vivants qu'inanimés, les rues de la ville, ses ruelles, ses maisons, ses marchés, de manière à être en état de parcourir la ville sans guide et de reconnaître sur-le-champ tous ceux qu'il rencontre; les couleurs seules ne lui sont connues que par des explications des noms qu'elles portent et par certaines définitions qui les désignent. Suppose qu'arrivé à ce point ses yeux soient ouverts, qu'il recouvre la vue, qu'il parcoure toute la ville et qu'il en fasse le tour. Il n'[y] trouvera aucun objet différent de l'idée qu'il s'en faisait, il n'y rencontrera rien qu'il ne reconnaisse, il trouvera les couleurs conformes aux *descriptions* qu'on lui en a données; et dans tout cela il n'y aura de nouveau pour lui que deux choses importantes, dont l'une est la conséquence de l'autre: une clarté, un éclat plus grand, et une grande volupté.

L'état des *hommes voués à la contemplation* qui ne sont point arrivés à la phase de *sainteté parfaite*, c'est le premier état de l'aveugle; et les couleurs qui, dans cet état, lui sont connues par des explications de leurs noms, ce sont ces choses dont Abou Bekr dit qu'elles sont trop sublimes pour être rapportées à la vie physique, et que Dieu les accorde à qui il lui plaît d'entre ses serviteurs. L'état des hommes voués à la contemplation qui sont arrivés à la phase de sainteté parfaite, et à qui Dieu a fait don de cette chose dont nous avons dit qu'elle n'est appelée *force* que métaphoriquement, c'est le second état [de cet aveugle]. Mais on trouve rarement un homme qui, lorsqu'il a les yeux ouverts, jouisse d'une vue toujours perçante, sans avoir besoin de contempler.

Et je n'entends point ici (que Dieu l'honore de sa familiarité!) par la perception des hommes voués à la contemplation ce qu'ils perçoivent du monde physique, et par la perception des familiers de Dieu ce qu'ils perçoivent de supraphysique, car ces deux genres d'objets perceptibles sont très différents en eux-mêmes et ne se confondent point l'un avec l'autre. Ce que nous entendons par la perception des hommes voués à la contemplation, c'est ce qu'ils perçoivent de supraphysique, c'est ce que percevait Abou Bekr. Or, la condition requise par une telle perception c'est qu'elle soit manifestement vraie, et, par conséquent, elle se distingue par l'*attention*, de la perception [propre] aux familiers de Dieu, qui connaissent les mêmes choses avec plus de clarté et avec une extrême volupté. Abou Bekr prostitue cette volupté en l'offrant au vulgaire; il la rapporte à la faculté imaginative, et s'engage à donner une description claire et distincte de ce que doit être l'état des bienheureux parvenus à ce degré. Mais c'est ici le lieu de lui répondre: «Ne déclare pas douce la saveur d'une chose que tu n'as pas goûtée, et ne foule pas aux pieds les nuques

des hommes véridiques¹ » ; car notre homme n'en a rien fait et n'a point tenu cette promesse. Il est probable [d'ailleurs] que ce qui l'en a empêché c'est le manque de temps dont il parle, et le dérangement causé par son voyage à Oran ; ou [peut-être] a-t-il vu que, s'il décrivait cet état, il serait entraîné à dire des choses de nature à décrier sa conduite et à désavouer les encouragements qu'il a donnés à acquérir de grandes richesses, à les accumuler, et à employer divers moyens pour se les procurer.

Mais nous nous sommes écartés du sujet que tu nous as invités à traiter, un peu plus qu'il n'était nécessaire.

Il résulte clairement de ce qui précède que ta demande ne peut viser qu'un des deux buts [suivants]. Ou bien tu désires connaître ce que voient les hommes qui jouissent de l'*intuition*, du *goût*, et qui sont arrivés à la phase de la familiarité avec Dieu ; mais c'est une chose dont on ne peut donner l'idée adéquate dans un livre ; et, dès qu'on l'entreprend, dès qu'on cherche à l'[exprimer] par la parole ou dans des écrits, sa nature s'altère, et elle verse dans l'autre genre, le genre spéculatif : car lorsqu'elle a revêtu [la forme] de consonnes et de voyelles, lorsqu'elle s'est rapprochée du monde sensible, elle ne demeure en aucune manière semblable à ce qu'elle était ; et les [diverses] expressions [qu'on lui applique] en donnent des idées très différentes ; [si bien que] certains s'égareront loin du droit chemin, et d'autres semblent s'être égarés alors qu'il n'en est rien. Cela vient de ce que c'est une chose qui n'est pas délimitée dans une vaste étendue ambiante, et qui enveloppe sans être enveloppée. Ou bien, et c'est là le second des deux buts dont ta demande, avons-nous dit, ne pouvait viser que l'un ou l'autre, tu désires connaître cette chose suivant la méthode des hommes qui s'adonnent à la spéculation ; et c'est là

1. *Le Livre des Malins*, Al-Harîrî, Phébus, 1992.

(que Dieu t'honore de sa familiarité!) une chose de nature à être consignée dans des livres et exprimée par des mots. Mais elle est plus rare que le soufre rouge¹, surtout en cette contrée où nous vivons; car elle y est tellement étrangère qu'à peine un seul homme par génération en recueillit quelque peu n'en ont-ils parlé aux gens que par énigmes, vu que la religion orthodoxe, la *Vraie Loi*², défend de s'y consacrer entièrement et met en garde contre elle.

Ne crois pas que la philosophie qui nous est parvenue dans les écrits d'Aristote, d'Abou Nasr³, et dans le livre de la *Guérison*, satisfasse au désir qui est le tien; ni qu'aucun des Andalous ait rien écrit de suffisant sur cette matière. Car les hommes d'un esprit supérieur qui ont grandi en Andalousie avant la diffusion de la logique et de la philosophie dans ce pays ont consacré leur vie aux sciences mathématiques; ils y ont atteint un haut degré [de perfection], mais ils n'ont rien pu faire de plus. Après eux vint une génération d'hommes qui surpassèrent leurs prédécesseurs par certaines connaissances en logique: ils s'occupèrent de cette science, mais elle ne les conduisit point à la véritable perfection. L'un d'entre eux a dit:

«C'est pour moi une affliction que les sciences humaines soient au nombre de deux, pas davantage: une vraie, difficile à acquérir, et une fausse dont l'acquisition est sans profit.»

Après eux vint une autre génération d'hommes plus habiles dans la spéculation et qui approchèrent davantage de la vérité. Nul, parmi eux, n'eut un esprit plus pénétrant, une vue plus sûre et plus juste qu'Abou Bekr ben es-Saïgh; mais les affaires de ce monde l'absorbèrent

1. C'est-à-dire la pierre philosophale.
2. Loi mahométane.
3. Al-Fârâbî.